

LES DÉBUTS DE DIDEROT TRADUCTEUR

par Blake T. Hanna



Source : Arlette Thomas et Jacques Flamand (dir) (1984), *La traduction : l'universitaire et le praticien*, actes du congrès tenu à l'Université du Québec à Montréal, 28-31 mai 1980, Ottawa, Les éditions de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers de traductologie», n° 5, p. 121-125.

professeur, Université de Montréal, Montréal (Québec)

Les débuts de Denis Diderot, directeur de l'*Encyclopédie*, dans le domaine de la traduction professionnelle, sont mal connus, notamment la période 1736-1741, pendant laquelle il apprit l'anglais. Nous ne savons que peu de chose de son apprentissage de cette langue et en sommes réduits à des hypothèses. Il y a, par exemple, dans l'article « Encyclopédie » que Diderot rédigea pour l'*Encyclopédie*, une remarque indiquant qu'il s'était servi, pour apprendre l'anglais, d'un dictionnaire anglais-latin, au lieu d'un dictionnaire anglais-français, ce qui laisse entendre qu'il était partiellement autodidacte. En revanche, dans une lettre de 1749 qu'il écrivit aux autorités, durant son incarcération au château de Vincennes, il dit avoir collaboré aux *Observations sur les écrits modernes*, périodique publié entre 1735 et 1743 par l'abbé François Guyot Desfontaines. Or, Desfontaines était lui-même traducteur, ayant donné au public français une traduction des *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift. D'autre part, le jeune François-Thomas de Baculard d'Arnaud, protégé de Voltaire, écrivait en 1736: « Je viens de lier connaissance avec l'abbé Desfontaines [qui] doit m'apprendre l'italien et l'anglais'. » Desfontaines est le seul traducteur que nous pouvons placer avec certitude dans l'entourage immédiat de Diderot pendant cette période et nous savons qu'il initiait ses jeunes collaborateurs à l'étude de l'anglais. Est-ce lui qui apprit l'anglais à Diderot? La chose est possible, mais nous sommes sur le terrain de la conjecture.

Diderot publia en 1743 une traduction française de la *Grecian History* de Temple Stanyan², compilation historique plus ou moins typique du XVIII^e siècle. Pour Naigeon, futur collaborateur de Diderot et l'un de ses premiers biographes, Diderot avait entrepris cette traduction dans le but « de se perfectionner dans l'anglais qu'il étudiait alors' ». Il est vrai que la traduction est entachée de certaines erreurs, imputables à la hâte autant qu'à une connaissance imparfaite de l'anglais; mais ses études devaient

¹ VOLTAIRE, *Correspondance I (1704-1738)*, Paris, Pléiade, 1963, pp.1467-1468.

² *Histoire de Grèce*. 3 vol., Paris, Briasson, 1743, traduction de Temple Stanyan, *The Grecian History*, 2 vol. London, Tonson, 1739.

³ Jacques-André NAIGEON, *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de D. Diderot*, Paris, Brière, 1821, p. 30.

être avancées, car sa traduction témoigne déjà d'un talent professionnel. Dans l'ensemble, elle est plus concrète et concise que l'original. En voici un exemple :

STANYAN

The Athenian forces being
withdrawn from Asia, were
employed in reducing the
Thracian Chersonese,
after which ...

DIDEROT

L'armée athénienne ne
sortit d'Asie que pour
entrer dans la Thrace
Chersonnese. Après
la réduction⁴...

Les traits à retenir dans ce passage sont la concrétisation du vocabulaire (« armée » pour *forces*), la concentration de la pensée (« après la réduction » pour *reducing after which*) et la concision du style (quinze mots en français, seize en anglais).

La deuxième traduction à laquelle Diderot s'associa est le *Dictionnaire universel de médecine*, publié entre 1746 et 1748, en six volumes in-folio, chez Briasson, David et Durand. Il s'agit de la traduction du *Medicinal Dictionary* de Robert James⁵. Diderot faisait partie d'une équipe de trois traducteurs, les deux autres étant Marc-Antoine Eidous et François-Vincent Toussaint. Eidous était un professionnel plutôt médiocre, qui devait fournir par la suite à l'*Encyclopédie* les articles « Blason », « Maréchalerie » et « Manège ». Toussaint publia chez Laurent Durand, en 1748, le célèbre traité déiste *Les Mœurs*, qui eut le bonheur d'être lacéré et brûlé de la main du bourreau; ce coup d'éclat valut à son éditeur 10 000 livres de bénéfices et, à son retour, 500 livres de droits d'auteur et un fauteuil à l'Académie de Prusse.

La traduction de ce dictionnaire est plus longue d'un quart que le texte anglais, les textes supplémentaires étant de la plume du réviseur, Julien Busson, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. Busson explique dans son introduction l'origine du gonflement du texte: mauvaise connaissance scientifique de James, qui ne distinguait pas dans ses articles la médecine du XVIII^e siècle de celle de l'Antiquité gréco-latine. Les corrections de Busson dans les traductions de Diderot, Eidous et Toussaint visaient à moderniser le texte français, en le mettant à jour sur le plan scientifique. Busson indique également la façon de travailler des trois traducteurs. Au lieu de se charger chacun de la traduction de l'un des trois volumes de l'original, ils se les partagèrent article par article, ce qui rend à peu près impossible de connaître la contribution de chaque traducteur. Diderot dit y avoir travaillé trois ans, soit, d'après les dates mentionnées dans les privilèges et les approba-

⁴ STANYAN (1766), I, p. 293 ; *Collection complète des œuvres de Diderot*, III, Londres (Amsterdam), 1773, p. 258.

⁵ London, Osborne, 1743-1745, 3 vol., in-fol.

tions de la Faculté de médecine, les années 1744, 1745 et 1746. Parallèlement, il fit aussi deux autres traductions.

La première, *Essai sur le mérite et la vertu*, publiée chez Laurent Durand, en 1745, était la traduction de *An Inquiry Concerning Virtue and Merit*, qui figure dans le deuxième tome des *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times*, recueil publié en 1711 par Anthony Ashley Cooper, troisième comte de Shaftesbury. Shaftesbury était le disciple de John Locke, connu pour sa philosophie sensualiste et sa tolérance. Pour Shaftesbury, déiste et membre du cercle des néo-platoniciens de Cambridge, l'homme possède un sentiment inné de la morale et de l'esthétique qui lui donne une perception humaine de la beauté et de la vérité, reflet d'une beauté et d'une vérité absolues. Le but de ses *Characteristicks* fut de mettre la philosophie à la portée de l'homme cultivé, savant ou pas. Les idées de Shaftesbury exercèrent sur Diderot une influence durable et profonde. Elles ont fait l'objet d'innombrables commentaires.

En revanche, il est intéressant de revoir le jugement de Diderot sur sa propre traduction :

Jel'aïlu et relu (écrit-il à propos de Shaftesbury]. Je me suis rempli de son esprit; et j'ai, pour ainsi dire, fermé son livre lorsque j'ai pris la plume. On n'a jamais usé du bien d'autrui avec tant de liberté. J'ai resserré ce qui m'a paru trop diffus, étendu ce qui m'a paru trop serré, rectifié ce qui n'était pensé qu'avec hardiesse ... La seule chose que j'aie scrupuleusement respectée, c'est l'ordre, qu'il était impossible de simplifier⁶...

Ce jugement est moins candide qu'il n'en a l'air. Diderot cherchait à se protéger d'avance contre les critiques de certains traducteurs pour qui il n'est de vraie traduction que littérale. Diderot ne suit pas Shaftesbury servilement. Il respecte le plan de l'original et rectifie ce qui lui paraît trop hardi; cependant, ses corrections portent moins sur le texte que sur les notes, dont certaines sont tirées de ses lectures, les autres étant la traduction de passages empruntés aux *Moralists* et aux *Miscellaneous Reflections*, essais qui figurent dans les *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times*.

Diderot « resserra ce qui paraissait diffus », car le style de Shaftesbury est connu pour ses longueurs. Exemple :

SHAFTESBURY

We never trouble ourselves to consider thorowly by what means or methods our inward Constitution comes at any time to be impar'd or injur'd.

DIDEROT

Personne ne prend le scalpel et ne travaille à s'éclaircir dans les entrailles du cadavre'

⁶ Denis DIDEROT, *Œuvres complètes*, I, éd. ASSÉZAT & TOURNEUX (A.T.), Paris, Garnier, 1875-1877, p.16.

⁷ Anthony Ashley COOPER, Third Earl of SHAFTESBURY, *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times*, II, 4th Ed.. London, Darby, 1727, pp. 83-84 ; A.T., I, p. 68.

Diderot pénètre au cœur de la pensée de Shaftesbury en se servant d'une métaphore un peu macabre inspirée par le *Dictionnaire de médecine*. La traduction de ce passage, avec ses quinze mots, est du tiers plus courte que les vingt-deux mots de l'original, ce qui est remarquable. Le français est une langue plus analytique que l'anglais, et les traductions d'anglais en français sont ordinairement plus longues de dix pour cent que l'original. Pourtant, la traduction de Diderot est toujours plus courte que l'original. Le travail de Diderot, traducteur de Shaftesbury, confirme donc les tendances relevées à propos de la traduction de Stanyan.

La quatrième traduction à laquelle s'associa Diderot fut l'*Encyclopédie*. Cette énorme entreprise n'était au début qu'un modeste projet de traduire en deux volumes la *Cyclopaedia* anglaise d'Ephraïm Chambers. Les comptes des éditeurs déposés aux Archives Nationales de Paris* nous apprennent qu'en janvier 1745, André-François Le Breton, éditeur de l'*Almanach royal*, signa avec Godefroy Sellius un contrat portant sur la traduction en question. Les éditeurs retinrent les services d'un certain John Mills. En mars 1745, ce contrat fut remplacé par un deuxième portant sur la publication d'une traduction revue et augmentée en cinq volumes. Mais ni Sellius, ni Mills, ni Le Breton d'ailleurs, n'étaient à la hauteur. À la suite d'une dispute, le contrat fut annulé et Le Breton, qui avait déjà investi 17 900 livres, céda en octobre 1745 la moitié de son privilège à Antoine-Claude Briasson, Michel-Antoine David et Laurent Durand. Autrement dit, il obtint en retour de cette cession, la collaboration de l'équipe du *Dictionnaire de médecine*; celle-ci lui assura le succès et la sauvegarde de ses 17 900 livres.

Entre 1745 et 1747, les comptes témoignent du rachat en bloc des traductions de Mills, de versements à des traducteurs déjà connus ou identifiés, Diderot, Eidous, Toussaint, d'Alembert, Gua de Malves et Jault. Il y a de nombreux autres versements à des personnes qui nous sont inconnues et, à partir de 1746, à des copistes et graveurs, ce qui laisse entendre que la traduction de Chambers était à peu près terminée, prête à l'édition.

En juin 1746, la direction de l'entreprise fut confiée à l'abbé Jean-Paul de Gua de Malves, savant mathématicien et professeur au Collège Royal, par un contrat que Diderot et d'Alembert signèrent en qualité de témoins. L'article huit de ce contrat les chargeait de juger de la qualité des traductions (vraisemblablement celles de Mills) et de les faire recommencer au besoin. En octobre 1747, Gua de Malves s'étant définitivement perdu dans ses abstractions mathématiques, son contrat fut résilié, et Diderot et d'Alembert

⁸ Sous la cote U 1051. Ils furent publiés en 1938 dans la *Revue de Synthèse*, xv & xvi, pp. 5-110.

lui succédèrent à la direction de l'entreprise. En 1759, d'Alembert démissionna, et Diderot resta seul directeur jusqu'à l'achèvement, en 1767.

En conclusion, le but poursuivi par Diderot pendant les vingt-deux années qu'il consacra à l'*Encyclopédie* lui était directement inspiré de Shaftesbury : mettre la philosophie à la portée de l'homme cultivé. Il va de soi que Diderot donnait au terme « philosophie » toute l'extension habituelle au XVIII^e siècle, comprenant, outre les traditionnelles logique, morale, métaphysique et physique, les arts, les sciences, les techniques; en un mot, tout le champ des connaissances humaines.

En outre, le succès de cette vaste entreprise fut obtenu grâce à la mise au point d'un régime de coédition, innové avec le *Dictionnaire de médecine* et perfectionné avec l'*Encyclopédie*. Seule la collaboration des éditeurs Le Breton, Briasson, David et Durand assurait les crédits indispensables au financement d'un projet de l'envergure de l'*Encyclopédie*.

Pour Diderot et ses collègues, la traduction n'était qu'un élément d'un ensemble de techniques de communication, telles que la révision, l'amplification et l'actualisation scientifique. Ces deux dernières techniques remontent directement aux interventions de Julien Busson dans la traduction du *Dictionnaire de médecine*. Quant au système de renvois d'un article à l'autre, qui permettait aux éditeurs de l'*Encyclopédie* de passer outre à la censure, il doit ses origines aux annotations de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, inspirées d'autres essais de Shaftesbury et de ses propres lectures.

Enfin, le style remarquable de Diderot traducteur — style concret, vigoureux, imagé et concis, qui devait laisser sur l'*Encyclopédie* une empreinte si marquée — est diamétralement opposé à celui des traducteurs de l'époque. Diderot regardait, non l'auteur, mais le lecteur, à la recherche de l'impression produite par le texte et la traduction.

Voilà la clef de l'influence remarquable exercée par les éditeurs de l'*Encyclopédie* sur toute une génération d'Européens : Diderot, traducteur des années quarante, au seuil de sa carrière littéraire.